

HERCULE VALJEAN

La lettre de 50 ans



BeQ

Hercule Valjean

Une autre aventure extraordinaire
du Domino Noir # HS-094

La lettre de 50 ans

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 819 : version 1.0

La lettre de 50 ans

Collection *Domino Noir*

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.com/>

I

Police montée et Domino

Le Domino noir, à la direction de son avion privé, survolait Ottawa, cherchant une ouverture à travers les nuages légers et ennuyeux qui lui cachaient le terrain d'atterrissage de Mountview.

Une brise favorable prit la situation en mains et balaya le ciel.

Le Domino atterrit.

Il laissa son appareil aux soins d'un mécanicien de l'aéroport.

Pendant que celui-ci le mettait à l'abri dans un hangar, le Domino noir se dirigea vers un poste de taxis.

Un chauffeur public lui ouvrit la portière-arrière de sa voiture.

L'ennemi du crime y monta.

– Où allez-vous, l'ami ?

Le Domino ordonna :

– Aux quartiers généraux de la gendarmerie royale.

Il y avait du respect, beaucoup de respect dans la voix du chauffeur quand il commenta :

– Oh ! Monsieur est détective sans doute ?

Le créateur d'épouvante à l'usage des bandits sourit :

– Vous avez entendu parler de feu John-D. Rockefeller ?

– L'homme aux mille millions ?

– Oui.

Le Domino demanda :

– Savez-vous comment le gas est devenu riche ?

– Non.

– Eh bien, il s'est enrichi en se mêlant de ses affaires.

Le chauffeur resta bouche bée.

Les yeux du Domino se posèrent soudain sur un petit livre retenu au-dessus du pare-brise de l'auto par la palette-garde-soleil.

Il dit :

– Tiens, tiens, un livre du Domino noir véhiculé sous la caption générale de Montréal-Détective...

– Oui, fit le chauffeur, et je vous assure que je devore les aventures passionnantes de ce vengeur du crime. Savez-vous quel est mon rêve ?

– Non, dites...

– C'est de rencontrer cet homme extraordinaire.

Le Domino sourit :

– Qui sait ? peut-être cette rencontre s'est-elle produite déjà à votre insu et récemment...

Le chauffeur freina.

La voiture stoppa et le Domino paya, descendit et entra aux quartiers généraux de la gendarmerie royale canadienne.

Un constable se tenait au garde-à-vous, vêtu de l'uniforme typique kaki et écarlate de la police montée.

– Pour vous, monsieur ?

– J'ai un rendez-vous avec le commissaire, votre supérieur.

– Votre nom ?

– Je domine comme les coqs de clochers, les empereurs, les rois et les premiers-ministres...

Ahuri le constable kaki-écarlate regarda son interlocuteur, se demandant peut-être s'il ne lui manquait pas un bardeau.

– Je DOMINE, ne comprenez-vous pas ?

– Non.

Le Domino soupira :

– Je croyais me faire comprendre à mi-mot, mais aux mi-maux les mi-remèdes. Votre commissaire ne vous a-t-il pas donné un mot-de-passe ?

– Oui. Celui qui prononcera la bonne phrase devra être admis tout de suite en la présence du

patron.

– Eh bien, la voici la phrase : « Essayez d'écrire en chiffres ONZE MILLE ONZE CENT ONZE. »

Le constable dit :

– Suivez-moi...

Comme ils longeaient un long corridor, le Domino demanda au constable :

– Avez-vous déjà essayé de traduire en chiffres le nombre onze mille onze cent onze ?

– Oui.

– Et le résultat ?

– Je ne sais pas au juste, mais il y a toujours quelque chose qui cloche...

– Consolez-vous, mon jeune ami, le grand mathématicien Albert Einstein lui-même s'est fait prendre à cette attrape.

Le constable remarqua :

– Il n'est pas étonnant alors que je n'y aie vu que du feu.

Il ouvrit la porte et dit au commissaire assis à

son bureau :

– Ce monsieur avait le mot de passe.

Le chef se leva et serra la main du nouvel arrivé en disant :

– Comment allez-vous, Domino ?

Le constable murmura :

– DOMINE ! Domino, ciel, que j'ai été bête !

Il se précipita au dehors.

Le commissaire dit avec prévenance, en tirant un bon fauteuil capitonné de cuir rouge-écarlate comme les uniformes de la RCMP :

– Prenez la peine de...

Le vengeur s'assit.

– Je vous écoute, chef... Celui-ci remarqua :

– Vous n'avez pas peur d'être reconnu ?

– Pas le moins du monde.

– Comment ?

– Voyons, chef, vous vous doutez bien que je ne vous montre pas actuellement la face que ma mère et mon père m'ont faite...

– Oui, évidemment, vous êtes déguisé, mais si je vous revoyais sous ce déguisement, vous savez bien que je vous reconnaîtrais...

Le Domino sourit.

Regarda le chef.

Et dit :

– Non, vous ne me reconnaîtriez pas.

– Pourquoi ?

– Parce que je ne porte jamais deux fois le même déguisement.

– Ah oui, je comprends... Le Domino reprit :

– Maintenant, si vous le voulez bien, vous allez m'expliquer pourquoi vous m'avez mandé ici...

– Vous vous rappelez Igor Gouzenko ?

– Ah, oui, le gas qui a mis à jour le complot d'espionnage russe au pays ; évidemment je me souviens. N'avez-vous pas requis mes services pour un à côté aussi délicat que secret de cette affaire ?

– Oui, Domino, et votre travail a été tout

simplement superbe ; il nous a permis d'expédier le traître Fred Rose alias Rosenberg derrière les barreaux.

Le commissaire reprit :

– Aujourd'hui, c'est pour une affaire aussi embrouillée qu'originale, que je vous ai lancé mon S.O.S.

– De quoi s'agit-il ?

– D'une lettre qui partie de Dawson, Yukon, en 1897, vient à peine de me parvenir.

Le Domino tressaillit :

– Une lettre vieille de 50 ans, sapristi, c'est étrange... Avez-vous une explication de ce délai cinquantenaire ?

– Je crois que oui.

Le commissaire sortit une enveloppe jaunie et sale et dit :

– Lisez l'adresse qui y est inscrite.

Il lui tendit l'enveloppe et l'autre lut :

« AU CHEF DE

LA POLICE MONTÉE DU NORD-OUEST,

BYTOWN. »

Le chef dit :

– Vous comprenez la raison du demi-siècle de délai maintenant.

Le Domino éclata de rire :

– Oui, je comprends ; mais ce délai et sa raison ne sont pas à la gloire des connaissances historiques des employés postaux.

– Non, ce BYTOWN les bloquait.

– Oui, ils ignoraient qu'Ottawa s'appelait avant la confédération canadienne, du nom de Bytown.

Le Domino demanda :

– Maintenant que j'ai vu l'enveloppe, me ferez-vous voir la lettre que cette enveloppe contenait ?

– Évidemment, puis c'est justement pour ça

que je vous ai fait venir...

Le vengeur lut :

« Le 26 août 1897,

Au Klondike, Yukon,

Dominion du Canada ;

envoi au chef de la police montée du N. O. :

Monsieur :

Au moment où je vous écris cette lettre, je suis en danger de mort.

De mort violente.

De meurtre.

Je suis en société avec « Klondike » Simard dans l'exploitation de notre claim commun. Or une fille s'est soudain dressée entre nous deux.

Elle m'aime.

Je l'aime.

Mais Simard veut l'avoir, lui aussi.

Il n'attend que sa chance pour me tuer, me rafter mon amie et me voler ma part du claim

aurifère.

Je vous écris cette lettre afin que vous sachiez, si je meurs, que c'est Simard qui m'a assassiné.

« GROSLOUP Couturier. »

– Ouais, fit le Domino.

Le chef demanda :

– Cette cause sera difficile ?

– Extrêmement.

– Vous la prenez, n'est-ce pas ?

– Oui, et la première fois que je rencontrerai un commis de malle, un postillon ou un facteur, je ne garantis rien.

Le commissaire éclata de rire.

Le Domino reprit :

– Savez-vous ce que vous me demandez ?

– Quoi ?

– Vous me demandez de baptiser un squelette.

– Hein ?

– Vous voulez que je donne un nom à un amoncellement anonyme d’ossements.

– Ossements, oké, mais pas anonymes, car nous savons que ce sera le squelette de Groslop Couturier...

– Nous le savons, n’est-ce pas, nous, mais comment le prouverons-nous à la satisfaction des 12 jurés ?

Il émit une autre objection :

– Et où retrouverons-nous Klondike Simard ? Il est peut-être mort lui-même. Non, la cause est loin d’être facile.

– Je le sais, Domino, et c’est justement ce pourquoi je vous ai fait venir.

Le vengeur rit aux éclats :

– Vous me flattez, chef.

– Je suis sûr de votre réussite.

– Je n’hésiterai pas à vous affirmer que, le hasard aidant, je suis sûr, moi aussi de ne pas faire un flop.

– Attaboy !

Il avait dit :

« LE HASARD AIDANT. »

Était-ce télépathie ?

En effet au même moment au bureau du journal le MIDI, à Montréal, le hasard se montrait extraordinairement favorable.

II

Benoit Augé

Benoît Augé, reporter au MIDI, lieutenant du Domino noir, et le seul à connaître la véritable identité du vengeur du crime, Benoit Augé, l'as des journalistes de la métropole, regarda l'heure à la grosse horloge électrique suspendue à l'un des murs de la salle de rédaction.

5 heures et 2.

Il tapa 30 sur son dernier feuillet de copie.

Puis il se leva, prit son chapeau, réunit ses feuillets épars sur son pupitre et se dirigea vers le chef des nouvelles :

– Tiens, lui dit-il, voici la plus récente dope sur l'épidémie des meurtres de femmes dans le sacro-saint Montréal. Bonjour.

Comme il allait sortir, une vieille dame aussi

admirablement que richement vêtue, s'approcha de lui.

Elle demanda :

– Connaissez-vous un monsieur Benoit Augé ?

ZUT !

– Est-ce au journaliste Augé que vous voulez parler ou bien à Augé, le lieutenant du Domino noir ?

– À ce dernier.

– Bien, suivez-moi.

Le bureau du gérant de la rédaction était libre. Sans façon, il y fit entrer la vieille inconnue, entra lui-même en maître, refermant la porte derrière lui :

– Asseyez-vous, madame.

– Ce ne sera pas long avant que je voie M. Augé... ?

– Évidemment non, puisque vous l'avez à la minute actuelle.

– Oh ! vous êtes Benoît... ?

– Malheureusement oui madame ; j’ai ce déshonneur.

Elle sourit légèrement.

Il suggéra :

– Comme je me doute que vous n’êtes pas venue me voir pour mes beaux yeux, voulez-vous avoir l’amabilité d’aller droit au but...

– Volontiers.

– De quoi s’agit-il ?

– Je suis sur le point de me marier...

– Mes félicitations ; qui est l’autre moitié de votre future union ?

– Klondike Simard.

– Klondike ?

– Oui, M. Simard porte ce sobriquet parce qu’il a été un des participants chanceux à la course à l’or du Klondike à la fin du siècle dernier.

– Ce Simard est riche ?

– Oui.

– Millionnaire ?

– Plusieurs fois.

Benoit regarda la vieille.

Son visage reflétait la franchise.

La sincérité.

Il dit :

– Voulez-vous m’expliquer l’affaire ?

– C’est justement pour ça que je suis venue.

– Alors on y va ?

– On y va !

Elle commença :

– Klondike Simard, mon fiancé, est actuellement pris entre deux bandes d’escrocs, d’assassins peut-être.

– Ah, ah, et la première bande est... ?

– Elle est constituée de son neveu Alexandre Simard.

– Que veut Alexandre ?

– Il prétend que mon fiancé a le cerveau ramolli, qu’il est légalement prodigue et qu’il

éparpille sa fortune aux quatre vents du ciel.

– Est-ce vrai ?

– Certes non.

– Que veut faire ce sombre Alexandre ?

– Je crains qu’il ne veuille interner mon vieux fiancé dans quelque asile, quelque sanatorium.

– Pour qu’il puisse jouir ensuite de la fortune volée à son oncle.

– Et c’est pour prévenir ce drame que vous désiriez obtenir les services de mon chef le Domino noir ?

– Justement.

Augé demanda :

– Et la 2^e bande ?

– J’allais y venir, cette bande est très mystérieuse ; elle détient un secret pour faire chanter mon fiancé.

– Connaissez-vous quelque chose de ce secret ?

– Non, mais je sais que mon fiancé a déjà

versé une somme d'argent très importante.

– Bien madame, j'appelle le Domino.

Benoît téléphona immédiatement :

– Hello, ici Benoit, une dame a un besoin urgent de tes services...

– Je suis bien occupé, mais enfin, quel est son nom ?

– Émilien Bordeleau et son fiancé qu'elle désire protéger, Klondike Simard.

Klondike Simard, c'est le ciel qui l'envoie... Ne laisse pas ta cliente d'une seconde et viens me trouver immédiatement avec elle.

Benoît ferma la ligne éberlué d'avoir eu une telle réponse.

III

Un peu plus tard, Klondike était dans sa librairie, l'air soucieux, lorsque le téléphone sonna.

Il se leva lentement et répondit :

– Allô ?

– Klondike ?

– Oui.

– Tu sais qui parle ?

– Oui.

– Il me faut un autre \$50,000.

– Hein ?

– Tu as bien compris.

Les traits de Simard se crispèrent.

Il murmura :

– Tu n'es pas raisonnable. Tu es en train de

justifier La Fontaine et les principes éternels de la poule aux œufs d'or.

– Il me les faut ! Sinon...

– Oh, toi et tes menaces...

Sa voix se fit infiniment triste.

Infiniment lasse.

Il demanda :

– Quand veux-tu le chèque ?

– Malle-le tout de suite. Et n'oublie pas de le faire au porteur.

– Bien.

– Correct ?

– Correct.

Klondike raccrocha.

Il ne fut pas le seul.

En effet, Alexandre Simard, son neveu, avait écouté la mystérieuse conversation sur son extension téléphonique personnelle.

Il se leva.

Il était grand.

Maigre.

Bâti en manche à balai, sa tête était abominablement ornée d'une tignasse de teinte caca, au-dessous de laquelle se trouvait une face ressemblant vaguement à celle d'une fouine.

Il descendit le large escalier capitonné qui conduisait au rez-de-chaussée.

Son oncle avait terminé la rédaction du chèque quand le neveu entra.

Klondike mit le document dans sa poche.

Alexandre le regarda longuement.

Puis il lui dit avec une fausse douleur :

– Mon cher oncle, vous ne me semblez pas bien.

– C'est vrai ; l'estomac me brûle.

– Aussi vous ne sortez pas assez ; vous ne faites pas assez d'exercice. Tiens, ce matin j'ai une course d'une vingtaine de milles à faire en automobile avec vous ; pourquoi ne viendriez-vous pas ?

Le vieillard admit :

– En effet, dit-il, pourquoi pas ?

*

Quelques minutes plus tard, Alexandre au volant et le vieux Simard assis près de lui, l'auto glissa lentement dans l'allée bordée de chênes du parterre, tourna et s'engagea sur la grand-route.

Ils roulèrent ainsi pendant quelques milles.

Puis Alex freina et stoppa.

Le vieux demanda :

– Où vas-tu ?

– Oh, un coup de téléphone à faire. Il entra dans le magasin d'où il sortit à peine quelques instants plus tard.

Le vieillard sourit finement :

– Si tu avais été une femme, dit-il, ça t'aurait pris plus de temps...

À ce moment Alex fit tourner la voiture à gauche, quittant la route pavée pour s'engager

dans un étroit chemin de terre mal entretenu.

Klondike demanda, surpris :

– Où vas-tu donc ?

– Oh, voir un ami pour régler quelque chose...

Une grosse bâtisse de pierre grisâtre se dressa au milieu d'une clairière.

Si le vieux Simard avait eu ses lunettes il aurait pu lire sur la plaque de cuivre apposée sur le mur à côté de la porte principale :

SANTORIUM

GIROUX

Alex émit trois petits coups secs de son klaxon et stoppa.

Trois individus tout de blanc vêtus accoururent.

L'un d'eux ouvrit la portière du côté de Simard et dit :

– Venez, l'ami...

Stupéfait, le vieillard demanda :

– Aller ? Aller où ?

– Pas de remarques intempestives, descendez...

Alex murmura :

– Oui, mon oncle, c'est pour votre bien, allez...

– Oh !

Klondike avait compris...

On voulait le faire passer pour fou.

Afin de dilapider en paix son énorme fortune.

Mais ça ne se passerait pas comme ça.

Au Klondike on savait se battre.

Il administra une forte droite à Alex.

L'un des 3 gardes dit :

– Vous auriez dû nous avertir tantôt au téléphone que votre oncle était violent. Attendez un peu, nous allons le sortir de l'auto...

– Inutile, je vais sortir de bon gré. Comme il posait le second pied en bas de la voiture, le

premier des blancs individus lui prit le bras.

D'un direct à la mâchoire, Simard l'étendit.

Les deux autres convergèrent lentement vers lui.

Le vieillard pensa...

La prise idéale qu'on appliquait aux « naveaux » du Klondike...

Malgré son âge avancé, il se sentait en forme comme Larry Moquin.

– Whoopee.

– Il venait de s'emparer des chignons du cou des deux derniers gardiens du sanatorium.

Il tapa et retapa les deux têtes l'une contre l'autre.

Puis il écarta ses dix doigts.

Les blancs individus tombèrent comme des poches molles par terre.

Mais pendant ce temps, Alex n'était pas demeuré inactif.

Il avait contourné la voiture et ouvert la valise

à l'arrière.

Saisissant une grosse barre à pneus il s'approcha de son oncle.

Levant le bras il lui asséna sur le crâne un dur coup de sa barre.

La tête du vieillard étant presque chauve, il vit le sang gicler pendant que les genoux de Simard ployaient, que ses yeux devenaient vitreux, et que d'un mouvement au ralenti, il se dirigeait vers la terre, sans connaissance.

IV

L'Habeas Corpus

Le Domino et le reporter Benoît Augé conversaient.

Le Noir était à résumer l'affaire :

– Voici les faits à date ; le commissaire de la RCMP reçoit une lettre vieille de 50 ans dans laquelle Groslop Couturier accuse directement son compagnon de vouloir l'assassiner ; 50 années se passent, et le compagnon, présumé meurtrier, vient, par l'intermédiaire de sa vieille amie de cœur Émilienne Bordeleau, réclamer mes services pour le protéger contre un chantage...

Le téléphone sonna.

– Allô, fit le Domino.

– C'est Émilienne Bordeleau qui parle.

– Oui, qu’y a-t-il ?

– Mon f[?]ancé est disparu.

– QUOI !!!

– Il a été enlevé.

Le Domino dit :

– Pas si vite ; disparu ? Très bien, mais qu’est-ce qui vous fait croire au rapt ?

– Bien, monsieur, un homme vient de m’appeler.

– Qui ça ?

– Il ne s’est pas nommé.

– Que vous a-t-il dit ?

– Que mon oncle n’ayant point tenu une promesse récente, il n’y avait aucun doute qu’il ait été la victime d’un rapt.

Le Domino tressaillit.

Évidemment les ennemis de Klondike qui allaient devenir ses héritiers avaient tout intérêt à le faire interdire avant son mariage ; car après, Émilienne Bordeleau allait sans aucun doute

devenir sa légataire universelle.

Il demanda :

– Qui, selon vous, mademoiselle Bordeleau, a commis ce crime de rapt et d'enlèvement ?

– Son neveu, Alexandre Simard.

– Très bien, ne craignez rien, votre ami sera dehors en 5-secs.

Il raccrocha.

Benoit demanda :

– Qu'y a-t-il ?

Le Domino ne répondit pas :

– M'as-tu dit Augé, que ton jeune frère venait d'être reçu avocat ?

– Oui.

– Fais-le venir.

– Immédiatement ?

– Oui, et plus vite que ça, ça presse, comme dirait mon ami Camillien...

Ça ne prit pas goût de tinette au jeune maître à arriver.

Il était honoré et enchanté d'obtenir la clientèle du célèbre Domino.

En effet tous les disciples de Thémis rêvaient de l'obtenir ; car ne constituait-elle point un vrai diplôme d'efficiencie !

Le Noir expliqua la situation à M^e Augé.

Enfin ce dernier demanda :

– Que voulez-vous que je fasse ?

– Vous allez demander l'émission d'un bref d'Habeas Corpus contre Alexandre Simard, ordonnant à ce dernier de produire son oncle. Arrangez-vous pour que l'émission de ce bref soit plaidée dès demain matin.

– Entendu.

Le Noir reprit :

– Le neveu a commis un acte criminel en enlevant son oncle. Alors dès que nous aurons obtenu l'Habeas, il faudra faire arrêter cet Alexandre-le-petit sous accusation de rapt.

V

Devant le juge

Le juge Choquette se leva et le Domino l'imita.

Ils étaient tous deux dans le bureau du magistrat.

Le Domino dit :

– Je crois que c'est tout.

Le juge affirma :

– Vous connaissant comme je vous connais, je suis sûr que vous m'avez dit toute la vérité, et rien qu'elle.

Il reprit :

– Cette entrevue n'est pas tout à fait dans l'ordre ; mais cette illégalité n'est pas blâmable puisqu'elle sert les intérêts de la justice.

– D’ailleurs, dit le Domino, la séquestration est à peu près le pire crime qu’on puisse commettre en pays démocratique.

Ils sortirent, le Noir par la porte donnant sur un corridor, et le juge par l’autre qui permettait une entrée directe dans l’enceinte de l’une des cours de justice du vieux palais,

En le voyant l’huissier-audiencier cria : « SILENCE ! » et jargonna de la boîte aux témoins le « Oyez ! oyez ! » traditionnel.

Le Domino venait d’entrer par la porte publique et de s’asseoir près du jeune maître Augé.

– Vous n’avez pas le trac, jeune homme ?

– Pour dire la vérité, un peu, oui, Domino...

– Ne vous en faites pas, le juge nous est fort sympathique. Ne le contrariez pas, et vous allez le voir défoncer la défense.

Augé soupira d’aise.

Le greffier lut la pétition qui ordonnait à Alexandre Simard de produire en cour le corps vivant de son oncle Klondike Simard et

d'expliquer à la satisfaction du tribunal la raison légale de la séquestration.

Le juge demanda :

– Qui a signé la pétition ?

M^e Augé répondit :

– C'est mademoiselle Émilienne Bordeleau.

– Est-elle ici ?

– Oui, votre seigneurie.

Choquette regarda Augé en souriant :

– Je crois que c'est la première fois que vous plaidez, jeune homme. Mes meilleurs souhaits vous accompagnent ; car je me rappelle avec émotion les difficultés de mes débuts.

Il demanda :

– Alexandre Simard est ici ?

L'avocat de Simard répondit :

– Oui, votre honneur...

Le juge renifla :

– Un autre accroc de votre part au protocole et je sévis contre vous !

– Mais je n’ai rien fait...

– Non ? clama le magistrat, espèce d’ignoramus, ne savez-vous pas qu’on n’appelle point un juge de la cour-supérieure, Votre honneur, mais bel et bien Votre seigneurie ?

Il questionna, agressif :

– Klondike Simard est aussi présent ?

– Hélas non.

– Pourquoi cette absence ?

– L’oncle de mon client est trop malade pour sortir.

– Qui l’affirme ?

– Mais... moi...

– Êtes-vous médecin aussi, comme feu le coroner Lorenzo Prince qui était à la fois disciple d’Esculape et de Thémis ?

– Non, je ne suis pas médecin, mais...

– Je n’accepterai que le témoignage d’un docteur en médecine.

– Vous l’aurez !

S'adressant à Augé, le juge dit :

– Avec votre gracieuse permission, cher maître, je vais questionner moi-même vos témoins. Quel est le premier ?

Le jeune avocat appela :

« ÉMILIE NNE BORDELEAU. »

La vieille Émilienne à la beauté bien conservée pour son âge, monta dans la boîte aux témoins.

Par le juge :

– Votre nom, mademoiselle ?

– Émilienne Bordeleau.

Choquette remarqua finement :

– Comme je veux éviter un faux serment, je ne vous demanderai pas votre âge.

Il reprit :

– Vous connaissez Klondike Simard ?

– Oui.

– Bien ?

– Très bien même, puisque c'est mon fiancé.

– Vous êtes la pétitionnaire en cette cause ?

– Oui.

– Qu'est-ce qui vous a poussé à agir ainsi ?

– La disparition de Klondike. Quand j'ai parlé de cette disparition Alex Simard. m'a avoué que c'était lui qui l'avait fait enfermer dans un sanatorium.

L'avocat de la défense se leva et dit :

– Je ne voudrais pas interrompre votre seigneurie...

– Alors ne m'interrompez pas.

– C'est que je voudrais poser pro forma une objection.

– Posez...

– La preuve de ouï-dire est illégale.

– Pas quand le ouï-dit est présent. Objection renvoyée.

Le juge émietta un petit rire sec :

– Pro forma, railla-t-il.

Puis, s'adressa de nouveau à la vieille

Émilienne, il demanda :

– Pourquoi Alex avait-il fait renfermer son oncle ?

– Il me dit que c'était pour le bien de Klondike, que celui-ci était fou et qu'il distribuait à tous venants les chèques de \$50,000.

– Avait-il les moyens de faire cela ?

– Oui.

– Quel est le chiffre approximatif de sa fortune ?

– Au bas mot 6 millions.

– Selon vous, mademoiselle, votre fiancé agissait-il de façon étrange en ces derniers temps ?

– Mais non.

– Ainsi il vous paraissait normal ?

– Si vous voulez suggérer que Klondike manifestait des symptômes de folie, je vous répondrai par un non énergique.

– Bien. Vous pouvez vous retirer. Au suivant.

M^e Augé appela :

« ALEXANDRE SIMARD. »

Par le juge :

– Vous êtes le neveu du séquestré ?

– Oui.

– Vous avez entendu le témoignage précédent ?

– Oui.

– L'approuvez-vous ?

– Non.

– Vous croyez votre oncle fou ?

– Oui, certes.

– Sur quelles bases établissez-vous cette conviction ?

– Il a garroché un premier cinquante mille piastres et il était sur le point d'en garrocher un second quand j'ai décidé de le placer dans un endroit où il serait protégé contre ces folles prodigalités.

– Vous avez décidé ; êtes-vous juge, mon

ami ?

– Non, mais...

– Croyez-vous que ce soit de la prodigalité pour un homme qui vaut 6 millions de dépenser 100,000 piastres ?

Pas de réponse.

Le juge reprit :

– Qui est l'héritier de votre oncle ?

– Mais moi, je suppose...

– Vous êtes son seul parent ?

– Oui.

– Supposons que votre oncle eût été pauvre, auriez-vous agi de la même façon ?

La défense dit :

– Objecté.

– Objection renvoyée.

L'avocat se rassit bruyamment.

Colériquement.

– Ne brisez pas le mobilier de la province.

S'adressant au témoin, le juge poursuivit son interrogatoire.

– N'est-ce pas parce que vous étiez en danger de perdre votre héritage que vous avez séquestré votre oncle ?

– Je ne vois pas...

– Oculos habent... Ne saviez-vous pas qu'une personne déclarée folle est incapable et d'ester en justice et d'administrer sa fortune ?

– Évidemment oui, je savais cela.

– Alors il était temps pour vous d'agir avant que l'oncle se marie et qu'il fasse de sa femme Émilienne Bordeleau sa légataire universelle ?

Pas de réponse.

Le juge reprit :

– Qui a amené Klondike Simard au sanatorium ?

– Moi.

– Par quel moyen de locomotion ?

– En auto.

– Votre oncle savait-il où vous le transportiez ?

– Non, évidemment.

– Alors vous avez employé le subterfuge...

– Il le fallait bien.

– Votre oncle a-t-il accepté de gaieté de cœur son incarcération ?

– Naturellement que non.

– Tiens, tiens ; qu'est-il arrivé quand il a découvert votre lâche petit truc ?

– Alors je me suis aperçu que je ne m'étais pas trompé.

– Quoi ?

– Mon oncle nocqua trois infirmiers.

– Qui l'a nocqué, lui ?

– Moi.

– Avec quoi ?

– Oh, d'un léger coup de barre de fer sur la tête.

– A-t-il saigné ?

– Oui.

– S'est-il évanoui ?

– Oui.

– Et vous avez le front de parler d'un LÉGER coup ! Mais passons ; que s'est-il passé ensuite ?

– Deux autres infirmiers sont sortis et ont transporté mon oncle à l'intérieur du sanatorium.

Le juge dit :

– Vous prétendez que sa résistance à la violence qu'on faisait à votre oncle démontre son aliénation mentale ?

– Oui.

– Eh bien, je me mets à la place du séquestré et je vous assure que dans les mêmes circonstances j'aurais peut-être résisté plus violemment à cette flagrante et abominable iniquité.

– Au suivant !

S'adressant à l'avocat de la défense il ordonna :

– Produisez votre expert médical.

L'autre appela :

« DOCTEUR ÉTIENNE GIROUX. »

Par le magistrat Choquette :

– Vous êtes médecin ?

– Oui.

– En règle avec le collège des médecins de la province ?

– Oui.

– Avez-vous une spécialité ?

– Oui.

– Laquelle ?

– Je suis aliéniste.

– Où pratiquez-vous ?

– Au sanatorium Giroux.

– Cet hôpital est à vous seul ?

– Oui.

– C'est dans votre institution qu'est actuellement détenu Klondike Simard ?

– Oui.

– L’avez-vous examiné ?

– Oui.

– Votre diagnostic ?

– Il souffre de psychose surdéveloppée. Il parlait ou plutôt sacrait de façon incohérente et d’une violence inouïe.

Le médecin poursuivit :

– J’ai immédiatement remarqué un arc sénile. Cet arc est causé par une hyaline une dégénération des cellules de la cornée visuelle, bref de la lamelle.

– Voulez-vous parler français, docteur...

Giroux reprit :

– Selon mon expérience il est nettement au premier stage de la démence sénile.

– Votre diagnostic vous justifiait de l’internier ?

– Oui.

– Cette maladie est-elle guérissable ?

– La détérioration s’aggrave jusqu’à la mort.

– Vous avez parlé de premier stage... À ce stage le patient est-il encore capable de conduire ses affaires ?

– Non, il devient naïf et facilement influençable, particulièrement susceptible de se faire frauder par les escrocs.

– Est-ce dû à vous si le patient Simard n'est pas ici ?

– Oui.

– Pour quelle raison spécifique ?

– Le patient est trop énervé, trop excitable pour qu'il paraisse en public ; il pourrait s'ensuivre de regrettables violences.

Le juge dit :

– M^e Augé, votre témoin.

Le jeune avocat se leva.

Par lui :

– Je suppose que Klondide Simard venait de reprendre ses sens quand vous l'avez examiné ?

– Oui.

– Il était incohérent ?

– Oui.

– Colérique ?

– Oui, il voulait battre tout le monde.

– Ça vous étonne, ça ?

Pas de réponse.

– Ça vous étonne qu’après avoir été enfermé de force chez vous par un petit truc pas très, très propre, votre patient se soit choqué ? Selon vous, c’est un signe de démence ?

– Oui, je l’affirme.

– Ne croyez-vous pas qu’il est normal pour un homme de se fâcher rouge quand on lui enlève en même temps sa fortune et sa liberté ?

– Je ne le...

Augé éclata :

– menteur, couac, imbécile, idiot, charlatan malhonnête, salaud, pouilleux de Giroux, propriétaire d’un sanatorium où on fabrique des détentions criminelles !!!

Ainsi apostrophé le médecin devint rouge comme un coq, et il se mit à clamer des injures grossières au jeune avocat.

Celui-ci remarqua en riant :

– Il est évident, dit-il, qu’après une telle scène d’impubliables violences vocales, le docteur Giroux souffre indubitablement de démence sénile.

La cour entière éclata de rire.

Après avoir faiblement protesté de faibles et indécis coups de son marteau de bois, le juge dit :

– J’aimerais fort entendre le témoignage des trois infirmiers qui ont, avec tant de courtoisie, accueilli M. Simard au sanatorium.

– Ils ne sont pas ici, dit la défense.

– Alors faites-les venir ; je vous accorde 30 minutes pour ce faire.

Il termina :

– La séance est suspendue pour une demi-heure.

VI

L'évasion

30 minutes plus tard.

Les trois infirmiers viennent d'entrer.

Le patient Simard avait pas mal abîmé leur apparence.

Le premier monta dans la boîte aux témoins :

- Votre nom ? demanda le magistrat.
 - Candide Samson.
 - Vous êtes infirmier au sanatorium Giroux ?
 - Oui.
 - Vous avez battu Simard ?
 - Non, mais lui m'a battu par exemple.
- Éclats de rire.
- Silence !

Le magistrat reprit :

– Vous avez vu Simard ce matin ?

– Oui.

– Était-il couché ?

– Non.

– Physiquement est-il malade ?

– Non, je ne crois pas.

Les deux autres gardiens-infirmiers corroborent le témoignage de leur confrère.

Le juge dit :

– Je vais rendre mon jugement immédiatement...

À ce moment Benoit Augé entra en coup de vent et vint parler à son frère et au Domino, cela à voix basse.

Le juge se tut, attendant...

Bientôt M^e Augé se leva et dit :

– Qu’il plaise à la cour, votre seigneurie, un développement important, sensationnel, vient de se produire. Je demande votre permission pour

faire témoigner mon frère, le journaliste Benoit...

– Accordé, jeune maître, mais épargnez-vous les questions de routine du début pour entrer immédiatement dans le vif du sujet.

– Entendu.

Par M^e Augé à son frère :

– Tu es allé au sanatorium Giroux ce matin ?

– Oui.

– Pourquoi ?

– Pour avoir des renseignements sur le rapt de Klondike Simard.

– As-tu vu Simard ?

– Oui.

– Que faisait-il ?

– Il sortait de sa chambre avec un autre homme qui avait un revolver à la main et qui menaçait quiconque voudrait l'empêcher de sortir avec son ami, de l'abattre comme un chien.

– Tu sais le nom de cet homme au revolver ?

– Oui, il me l'a donné.

– Qui est-il ?

– C'est un mort ressuscité, ancien compagnon de Simard au Klondide ; c'est Groslop Couturier.

Le juge demanda :

– Klondide a-t-il réussi cette évasion ?

– Oui.

– Bien, vous pouvez disposer.

Le magistrat déclara alors :

– Cette évasion n'est plus une évasion ; car les présentes, je la légalise en maintenant la pétition d'Habeas corpus, avec dépens contre la défense. Et je demande instamment au procureur général de cette province, l'émission d'un mandat accusant Alexandre Simard de rapt et enlèvement. La cour est levée.

VII

Le meurtre

Le Domino seul dans un de ses appartements secrets, réfléchissait.

Qu'y avait-il au fond de cette histoire.

On était au début de 1948.

En 1897, un certain Groslop Couturier avait écrit au chef de la police montée une lettre dans laquelle il prévenait celui-ci des intentions meurtrières de son compagnon de claim, Klondide Simard.

Puis les années s'égrènent.

Simard n'est pas incriminé.

Le Domino est porté à croire à la mort violente de Couturier.

Klondide est emprisonné dans un sanatorium.

Alors fort commodément pour Klondide, son mortel ennemi Groslop reparait miraculeusement et libère son ancien copain de mines d'or.

Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Il allait en avoir le cœur net.

Il composa un numéro au cadran téléphonique ; alors d'un air ennuyé, une voix de femme dit distraitement :

– Bureau d'Albert Brien, détective privé...

– Cécile ?

– Oui.

– Albert est-il là ?

– Qui le demande ?

– Petite bougresse, ne me dis pas que tu ne reconnais pas le Domino.

– Oh..., oui M. Brien est ici. Une seconde, s'il vous plait.

Quelques instants.

Puis la voix de Brien.

– Domino ?

– Oui.

– Qu’y a-t-il ?

– J’ai une affaire de routine à te faire faire.

– Ça paye ?

– Oui, le tarif ordinaire.

– Détails s.v.p.

– Oh, c’est simple comme bonjour. Tu as pour exécuter cette mission l’organisation de pisteurs qui me manque.

– Merci.

– Il s’agit de retracer au plus tôt possible un certain Groslop Couturier. Tu commenceras par les hôtels, et tu suivras la routine ordinaire. Mais fais vite, c’est là le plus important.

– Oké ; mes pisteurs seront à l’œuvre dans deux minutes.

*

Deux heures et demie plus tard, le Domino reçut un message bref de Brien.

Celui-ci dit au téléphone :

– Domino ?

– Oui.

– Ici Brien.

– Du nouveau ?

– Oui.

– Quoi ?

– J'ai retracé Groslop Couturier.

– Où ça ?

– À l'hôtel des Monts.

Il ajouta :

– Mais c'est à la fois Couturier et ce ne l'est plus.

– Il est mort ?

– Oui.

– Assassiné ?

– Oui, d'une balle à la tête.

– Détaille.

– Mon pisteur numéro un est à dicter son rapport à une de mes sténos ; il a l'ordre de te le faire parvenir par livraison spéciale dans quelques instants.

Le Domino demanda :

– La police est-elle au courant du meurtre ?

– Non, pas encore. Mais je vais appeler le directeur de l'escouade provinciale des homicides.

– Belœil ?

– Oui, le gros Théo.

Le Domino raccrocha.

Il alluma, une cigarette.

Elle était à demi-grillée quand la cloche de la porte se mit à tinter.

C'était le messenger avec le rapport.

Il ouvrit la lettre et lut :

« C'est Anthime Jobin, pisteur numéro un d'Albert Brien qui écrit.

« Après avoir essayé quelques hôtels, je frappai chanceux à l'hôtel des Monts et particulièrement à la chambre 333 occupée par Groslopout Couturier.

« Je me plaçai dans l'ombre de l'escalier pour voir sans être vu.

« Ici il faut que j'intercale quelque chose.

« Albert Brien m'avait remis fort intelligemment les portraits des principaux acteurs du drame.

« Quelques minutes s'écoulèrent.

« Puis un homme arriva.

« Il frappa à la porte 333 et entra.

« Je consultait les photos.

« C'était Alexandre Simard.

« Au bout de quelques instants il sortit.

« Alors un waiter entra avec, je l'appris plus tard, un steak T.-Bone et ses accessoires.

« Le waiter sortit presque immédiatement les mains vides.

« 12 minutes après, Émilienne Bordeleau pénétra dans le 333.

« Elle y demeura 14 minutes.

« À peine était-elle sortie que Klondike Simard entra à son tour.

« Il resta 6½ minutes.

« Comme il sortait, je remarquai son air nerveux, furtif.

« Je décidai d'entrer dans le 333, moi aussi.

« Je le fis.

« Couturier n'était plus qu'un cadavre.

« Une balle lui avait traversé la tête, de la tempe gauche à la tempe droite.

« Je sortis. »

« Fin du rapport.

Signé : ANTHIME JOBIN. »

*

Le 6^e sens détectiviste développé en lui à l'état

aigu, dit alors au Domino :

– Non, non, Klondike n'est pas coupable. Les apparences sont contre lui. Mais les apparences sont trompeuses. Belœil va l'arrêter. Sans aucun doute. Il faut que je le défende, moi.

Mais comment ?

Il y avait quelque chose dans le lointain passé qu'il allait lui falloir déterrer s'il voulait sauver Klondike.

Il appela Benoit Augé :

– Scoop, dit-il.

– Quoi ?

– Couturier vient d'être assassiné.

– Où ?

– Chambre 333 de l'hôtel des Monts.

– Qui est le meurtrier ?

– Belœil va arrêter Klondike Simard, mais il est innocent.

– Puis-je écrire que tu ne le crois pas coupable ?

– Écris davantage.

– Davantage ?

– Oui, JE SAIS KLONDIKE INNOCENT. Je prétends que Belœil se met un doigt dans l'œil, selon sa bonne vieille habitude.

– Prends-tu mon jeune frère pour défendre ton Klondike ?

– Oké, je veux que le jeune avocat protège son client contre les abominables 3^e degrés de la police.

– C'est tout ?

Le Domino dit :

– Non.

– Quoi encore ?

– Tu vas te servir de ton influence pour me nolisier un avion qui sera prêt à décoller de Dorval dans une demi-heure exactement, avec comme destination Dawson, le Yukon et le Klondike.

– Mais pourquoi ne te sers-tu pas de tes propres influences ? Elles sont joliment

supérieures aux miennes.

– Pourquoi ? Tout simplement parce que je ne veux pas qu'âme qui vive sache que je suis parti pour le Klondike.

– À l'exemple de la royauté et de la haute gomme hollywoodienne, tu voyages incognito ?

– Oui, mon vieux, quand c'est nécessaire. Je compte sur toi...

Il raccrocha.

29 minutes plus tard il grimpait à bord d'un avion à Dorval et s'élançait vers le nord-ouest canadien...

VIII

Au Yukon

Rendu à Dawson, il se rendit immédiatement à l'hôtel de ville et entra dans le bureau du greffier.

Après s'être identifié comme le Domino noir, le greffier lui dit :

– J'ai beaucoup entendu parler de vous et je vous admire ; j'apprécie à sa juste valeur votre inexorable lutte contre le crime et le banditisme. Je ne puis à peu près rien vous refuser.

Le Domino dit :

– Oh, je n'ai rien de grave à vous demander. Je voudrais que vous me présentiez des gens qui sont encore à Dawson et qui, en 1897 y étaient de même, assez âgés pour se rappeler les choses extraordinaires.

– Écoutez donc ; je crois que j'ai l'homme

qu'il vous faut dans la personne de mon messenger David Perreault.

– Oui ?

– Oui, le père David devait avoir une vingtaine d'années en 1897. Je vais le faire venir.

Il pesa sur un bouton.

Bientôt un petit vieux entra, la figure réjouie et les yeux pétillants.

Le greffier lui dit :

– Père David, je vous présente le Domino noir ; il veut faire appel à votre mémoire à propos de certains incidents passés.

Le bonhomme s'écria :

– Ah, sacré Domino noir, vous m'en donnez du fil à retordre, vous ; quand j'oublie d'acheter un de vos livres, mes petits neveux m'enguirlandent...

Le vieux reprit :

– Posez vos questions, Domino, j'y répondrai au meilleur de ma connaissance.

– Avez-vous connu au cours de la course à l'or

du Klondike un nommé Grosloup Couturier ?

– Grosloup Couturier, il me semble que ça me dit quelque chose, oui, oui, attendez donc un peu.

– Si ça peut vous aider c'était le compagnon de claim de Klondike Simard.

David Perrault s'écria :

– Je l'ai !

– Quoi ?

– Couturier, Simard et Émilienne Bordeleau...

Le Domino tressaillit :

– Émilienne Bordeleau ?

– Mais oui, la vinguenne de petite danseuse de la saloune du cheval blanc.

– Racontez, racontez...

Le vieux David raconta...

À la fin, le Domino dit :

– Votre témoignage va sauver la vie de Klondike Simard. M. le greffier, pouvez-vous me mettre cette étrange histoire sous la forme d'un affidavit ?

– Certainement.

– Vous êtes juge de paix ?

– Oui, fit le greffier.

– Vous assermenterez bien cet affidavit alors ?

– Volontiers.

– Et vous, père David, au cas où j'aurais besoin de vous, consentiriez-vous à venir à Montréal ?

– MONTREAL ! la grande ville que je n'ai pas vue depuis 1892 ! Si j'accepte, mais avec le plus grand enthousiasme.

Le lendemain le Domino reprenait l'avion en direction de la métropole canadienne.

À son arrivée, il apprit du jeune maître Augé que l'enquête du coroner et l'enquête préliminaire avaient eu lieu.

Le procès devant jurés allait commencer le surlendemain en cours d'Assises, au nouveau palais de justice de Montréal.

Le Noir eut une longue conférence avec le frère de Benoît, au cours de laquelle le jeune

disciple de Thémis reçut des instructions particulières.

À la fin ils se serrèrent la main et le Domino prédit :

– Tout va aller pour le mieux comme dans le meilleur des mondes. Savez-vous quelque chose, jeune homme, vous êtes en train de devenir célèbre. À votre âge, c'est rare.

– Je vous devrai une fière chandelle...

– Tut tut tut...

Le vengeur sortit en turlutant :

« Parlez-moi d'autre chose... »

IX

Le procès aux assises

Le juge Poncheville présidait.

Le procès de Klondike Simard, accusé de meurtre, venait de commencer.

La procédure monotone du choix du jury s'étirait, allant cahin caha son petit bonhomme de chemin.

La couronne et la défense bâillaient d'ennui alors que peu à peu les jurés venaient s'asseoir dans la boîte.

Enfin le 12^e et dernier fut choisi.

Et le procès commença.

On appela le premier témoin :

– Détective Théo Belœil.

Le gros Théo entra dans la boîte aux témoins.

Après les questions usagères d'assermentation et d'identification, la couronne demanda :

– Quand vous êtes entré dans la chambre 333 de l'hôtel des Monts, qu'avez-vous vu ?

– Le cadavre de Groslopout Couturier étendu sur le plancher.

– Y avait-il autre chose par terre ?

– Oui.

– Quoi ?

– Un revolver, propriété de l'accusé.

– L'accusé avait un permis pour le port de cette arme ?

– Oui, c'est même ce qui m'a permis de le retracer.

– Qu'avez-vous vu d'autre ?

– Un cabaret rempli d'une assiette, d'une tasse et de quelques autres ustensiles du genre.

– Que restait-il dans les assiettes en fait de nourriture ?

– Rien.

– Pas une seule miette ?

– Non.

Le jeune avocat de la défense intervint :

– Savez-vous de quoi se constituait le repas servi ?

– Oui, d'un steak T.-Bone.

– Savez-vous ce que veut dire le mot BONE ?

– Oui, ça signifie « os » en français.

– Alors il ne restait rien de rien dans les assiettes ?

– Non.

– Et vous prétendez que l'os du steak a été mangé par la victime ?

– Hein ?

Le juge remarqua en souriant :

– Je comprends vos intentions M^e Augé, vous voulez amoindrir la valeur du témoignage de ce flic par le ridicule...

– Oui, dit le jeune avocat, car je sais que l'os n'a pas été avalé par la victime ; mais qu'il a dû

être volé par un chien.

La couronne fit alors entendre le médecin-légiste qui déclara la mort de Couturier attribuable à une balle qui avait traversé de part en part la tête de la victime.

Et la balle ?

D'où venait-elle ?

Elle avait indubitablement été tirée par le revolver appartenant à l'accusé.

Des empreintes sur l'arme ?

Mais non.

Voyons donc...

La couronne annonça :

– C'est là ma preuve.

Le juge demanda :

– La défense a-t-elle des témoins à faire entendre ? Oui, et comment !!!

M^e Augé cria :

« ALEXANDRE SIMARD. »

Par la défense :

– Vous êtes le neveu de l'accusé ?

– Oui.

– Connaissez-vous la victime Couturier ?

– Oui.

– Dans quelles circonstances avez-vous connu le mort ?

Alex Simard demanda la protection de la cour afin de ne pas s'incriminer lui-même.

Elle lui fut accordée par le tribunal.

M^e Augé reprit :

– Expliquez-vous sans crainte maintenant.

– Couturier vint me voir et me proposa un marché. Il m'expliqua qu'il avait écrit une lettre à la police en 1897, alors que sa vie avait été menacée par l'accusé...

La couronne bondit :

– Objecté parce que c'est une preuve de ouï-dire.

Augé rétorqua :

– Quand la preuve directe est impossible à

faire, il est permissible d'employer le ouï-dire. Ainsi comment un témoin peut-il établir son âge sans se servir de ouï-dire, du ouï-dire de son père et de sa mère ?

Le juge sourit :

– Objection de la couronne renvoyée sous toute réserve que de droit ; la défense peut procéder...

Le jeune avocat demanda :

– Le mort a-t-il été blessé en 97 par l'accusé au Klondike ?

– Oui.

– À quel propos ?

– À propos d'une femme.

– Querelle d'amoureux ?

– Je n'en sais trop rien.

– Revenons-en au marché que vous avez transigé avec le mort ; voulez-vous l'expliquer à la cour ?

– Couturier allait se servir de sa vieille blessure et de sa vieille lettre pour faire chanter

mon oncle, et moi, je devais me servir du gros argent que mon oncle allait cracher pour prouver son incompetence, sa prodigalité, sa carence intellectuelle sénile et le faire enfermer.

– Et après ?

– Après, bien, nous devons nous diviser l'argent, Couturier et moi.

Le juge s'écria, froidement railleur :

– Très charmant !

Augé questionna :

– Ainsi vous obteniez la moitié de la fortune de l'interné ?

– Oui.

– Vous auriez sans doute aimé mieux l'avoir toute entière ?

Silence...

– Allons, répondez.

– Évidemment oui ; mais...

La défense interrompit :

– La tentation fut-elle trop forte ?

– Que voulez-vous dire ?

– Vous êtes allé à la chambre 333 ?

– Oui.

– Pourquoi ?

– Pour me faire verser ma part du chèque de \$50,000.

– Avez-vous réussi ?

– Le mort m'a promis d'avoir les \$25,000 piastres pour moi le lendemain...

– Alex Simard, avez-vous assassiné Groslop Couturier ?

– NON !

– Très bien ; vous pouvez disposer.

Le juge demanda :

– Avez-vous d'autres témoins ?

Augé répondit :

– Oui, un seul. Il appela :

« ÉMILIE NNE BORDELEAU. »

Comme la vieille pénétrait dans la boîte aux témoins, le jeune avocat dit au juge :

– Je vais maintenant, votre seigneurie, non seulement prouver l’innocence de l’accusé, mais je vais exposer aussi le vrai coupable.

S’adressant au témoin il demanda :

– Vous connaissez bien l’accusé ?

– Oui, puisque nous sommes fiancés.

– Et la victime ?

– De même.

– Où les avez-vous connus ?

– Au Klondike, dans une saloune où je travaillais comme danseuse.

– Vous êtes tombée en amour avec Couturier ?

– Je suis tombée en amour, oui, mais pas avec Couturier.

– Avec qui ?

– Avec Klondike Simard.

– Qu’arriva-t-il ?

– J’allai vivre avec Klondike sur le claim des deux partenaires. Couturier voulait que je triche Klondike avec lui, par en arrière,

– Le fîtes-vous ?

– Non.

– Et ensuite ?

– Un jour, il tenta de me prendre de force.

Klondike survint. Il tira, blessant son partenaire à l'épaule. Il me dit de panser la blessure ; je le fis.

Les deux hommes venaient de découvrir une grosse poche, un gros placer d'or naturel, à l'état pur ; mon cavalier fit scrupuleusement le partage.

Je pensai une dernière fois Couturier. Puis nous partîmes, Klondike et moi, vers la civilisation.

– Il y a une cinquantaine d'années de cela ; pourquoi ne vous êtes-vous pas encore mariés ?

– Nous ne jugions pas cela nécessaire ; c'est seulement quand le neveu Alex commença à montrer ses griffes que Klondike me dit que le meilleur moyen de se débarrasser du coquin était le mariage.

Par M^e Augé :

– Pourquoi êtes-vous allée à la chambre 333 ?

– J'étais inquiète de mon Klondike ; je croyais qu'il était chez Couturier. Alors je me rendis à

l'hôtel des Monts.

– Que se passa-t-il entre Groslop et vous ?

– L'animal, il se conduisit comme un taureau en rut ; il me sauta dessus et voulut pour la seconde fois me prendre de force...

– Et puis ?

– J'avais le revolver de mon fiancé ; j'étais à mon corps-défendant ; je tirai et tuai le salaud.

Épilogue

Le vieux Simard fut acquitté haut la main.

Émilienne, accusée de manslaughter, fut reconnue coupable d'homicide justifiable, et le magistrat suspendit la sentence.

Le jeune avocat Augé fut chaudement félicité par Poncheville au cours de la charge de celui-ci à l'issue du procès.

Quant au Domino et à Benoit ils serviront prochainement de pères à l'occasion du mariage tardif d'Émilienne et de Klondike.

Cet ouvrage est le 819^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.